

BIJDRA GE

Vie de travail - vie de militant

Réflexions sur la recherche biographique dans le domaine de l'histoire du mouvement ouvrier

Sven Steffens, assistent ULB, afdeling
communicatie, informatie en journalistiek

Dès la sortie du premier volume du *Dictionnaire biographique des militants du mouvement ouvrier en Belgique* ⁽¹⁾, ce travail d'envergure a suscité des réactions multiples. Récemment, le 16 décembre 1995, une journée d'étude organisée par Jean Puissant, l'un des deux directeurs de l'entreprise, fut l'occasion d'évaluer les résultats accomplis et d'exprimer les interrogations, voire le désarroi provoqué par certaines particularités de l'ouvrage ⁽²⁾. Afin d'alimenter le débat et de contribuer à une critique constructive d'un projet dont l'importance ne doit point être démontrée, je me propose de reprendre les principaux points de l'exposé que j'avais présenté en décembre dernier. Ce sera également l'occasion de répondre à l'appel lancé, dans un autre contexte, par Rudi Van Doorslaer, en faveur de l'étude de la mentalité des militants du mouvement ouvrier ⁽³⁾. De manière plus générale, la démarche s'inscrit dans le mouvement qui prône de repenser l'histoire sociale à partir des pratiques et expériences quotidiennes des sujets historiques, afin d'aboutir à une histoire socioculturelle ⁽⁴⁾.

Une des critiques que j'ai à formuler à l'encontre du *dictionnaire biographique*, peut se résumer ainsi: trop peu d'attention est prêtée au milieu, à la carrière et au vécu socio-professionnels des mili-

tants. Le plus souvent, les auteurs des notices se bornent à mentionner la ou les professions exercées, mais encore, dans bon nombre de cas, même cette information rudimentaire est absente. En outre, les éléments socio-professionnels fournis nécessiteraient plus d'une fois des précisions pour révéler leur véritable portée. N'est-ce pas une contradiction que d'approfondir si peu un aspect qui est, tout particulièrement pour la biographie des militants du mouvement ouvrier, d'une importance majeure? Car leur prise de conscience et leur engagement ne sont-ils pas, dans une large mesure, engendrés et conditionnés par ce qu'ils ont vécu dans le monde du travail?

Avant d'étayer cette critique à l'aide de quelques exemples pris dans le *Dictionnaire biographique*, il est peut-être utile de répondre déjà à deux objections dont l'une est explicite et l'autre implicite. La première insiste sur le silence des sources en ce qui concerne la vie professionnelle des militants. Comme Jean Puissant l'a constaté: "On sait plus sur leur vie militante que sur leur vie d'ouvrier, sauf peut-être sur l'âge de leurs débuts professionnels qu'ils brandissent souvent comme un titre de fierté mais aussi comme élément de dénonciation du système qu'ils contestent" ⁽⁵⁾. Qu'il y ait là une carence objective, difficile et souvent impossible à

pallier, ne fait aucun doute. Néanmoins, le silence des sources est loin d'être total. Il me semble que si les historiens du mouvement ouvrier prenaient conscience de l'intérêt du domaine socio-professionnel, s'ils lisaient avec une sensibilité renouvelée les sources, ils trouveraient davantage d'éléments significatifs. En somme, la connaissance de ce domaine est certainement condamnée à rester lacunaire, mais elle pourra, aussi certainement, être enrichie.

Si la première objection vise un obstacle matériel, la deuxième objection s'en prend - implicitement - à l'intérêt d'une connaissance poussée du domaine socio-professionnel. En effet, en définissant comme son sujet 'le militant', le *Dictionnaire biographique* semble porté par un certain sous-entendu⁽⁶⁾. Les personnages retenus pour le dictionnaire l'ont été 'pour raison de militantisme' (dans une acception large) et, le plus souvent, parce qu'ils s'inscrivent, comme dirigeant ou comme membre actif, dans tel organisme (parti, syndicat, coopérative, mutuelle, etc.) de telle branche (socialiste, catholique, libérale ou neutre) du mouvement ouvrier. Ce raisonnement qui ne pose aucun problème d'un point de vue pragmatique parce qu'il permet d'opérer une sélection systématique, s'avère pourtant fallacieux d'un point de vue théorique. Ne favorise-t-il pas l'idée qu'on peut faire l'économie de la question de savoir comment une personne a pu devenir militante et pourquoi elle a opté pour telle idéologie et tel type d'action? Qu'il suffit de savoir qu'une personne donnée a exercé un métier qui permet de la qualifier d'ouvrier⁽⁷⁾? Qu'il suffit de renvoyer tacitement, comme raison fondamentale de la prise de conscience et de l'action ouvrières, au concept d'exploitation capitaliste produisant la condition prolétarienne et la classe ouvrière?

Quoi qu'il en soit, il est un fait que, dans la plupart des notices du dictionnaire, la vie de travail des militants est sous-développée par rapport à leur vie de militant. Certes, la rareté d'informations y est pour beaucoup, mais ce déséquilibre reflète

également une tradition historiographique qui privilégiait, jusqu'il y a peu, les aspects politiques, idéologiques et institutionnels du mouvement ouvrier⁽⁸⁾. Le monde du travail, quand il est abordé, l'est principalement du point de vue des conditions matérielles pénibles (longues journées de travail, bas salaires, manque de protection en cas d'accident, de maladie et de chômage, emploi à vil prix de main-d'oeuvre féminine et enfantine). Dernièrement, l'utilisation de l'approche prosopographique par Guy Vanschoenbeek et Rudi Van Doorslaer a donné lieu à des travaux novateurs qui scrutent davantage la condition ouvrière tout en gardant comme principal point de référence les mouvements institutionnellement structurés⁽⁹⁾. Les études de la mentalité sociale des ouvriers dans leur environnement professionnel sont, à l'heure actuelle, encore clairsemées⁽¹⁰⁾.

Or, la connaissance de la situation qui régnait dans un métier donné peut fournir des indices précieux pour une meilleure compréhension de l'évolution du mouvement ouvrier en général, et du parcours individuel de ses militants en particulier. A travers l'exemple des ouvriers cordonniers viennois au XIXe siècle, Josef Ehmer a fort bien montré combien leurs comportements syndicaux et leurs tendances politiques étaient influencés par leur milieu professionnel. Selon qu'ils étaient ouvriers travaillant à domicile, à l'atelier patronal ou à l'usine, selon qu'ils étaient ouvriers ayant une qualification artisanale ou ouvriers non qualifiés, selon leur place dans la hiérarchie sociale du métier - les apprentis et les femmes tout en bas, les coupeurs tout en haut - les cordonniers étaient fortement ou faiblement enclins à l'action, étaient davantage portés sur un type d'association traditionnelle corporative ou moderne syndicale et étaient disposés à adopter des positions politiques plutôt radicales ou modérées⁽¹¹⁾. Sans verser dans l'aberration du déterminisme social selon lequel tel milieu professionnel produirait inévitablement des militants ou non, ou encore produirait tel type de militant, l'étude de Josef

Ehmer rappelle l'importance de ce facteur. En outre, il met à jour la grande complexité sociale que la simple appellation 'cordonnier' ou 'ouvrier cordonnier' risque d'occulter. Ces observations faites à Vienne invitent donc à procéder à des analyses similaires pour d'autres professions et d'autres régions et à se préoccuper des interférences entre le monde du travail, les mentalités que celui-ci engendre et le mouvement ouvrier.

Revenons-en, après ces considérations générales, au *Dictionnaire biographique* et passons en revue un choix de notices afin de relever des problèmes symptomatiques dans le traitement de la vie de travail des militants. Les deux notices consacrées à Edouard Anseele et à son père, Jan Anseele, incitent à dire que dans ces deux cas, toutes les informations disponibles n'ont pas été utilisées⁽¹²⁾.

La courte notice sur Jan Anseele (1822-1893) dit ceci de sa profession et de ses convictions politiques:

"Cordonnier (...). Selon Kenis, dans sa biographie classique d'[Edouard] Anseele, J.A. avait dans le Paris révolutionnaire et républicain de 1848, respiré des idées de révolte et plus tard il aurait milité dans les actions de résistance des cordonniers gantois. Il ne partage jamais vraiment la conviction de son illustre fils: à sa mort, le [quotidien] Vooruit (...) le qualifie de 'bon libéral' qui ne fut pas sans sympathie pour le mouvement socialiste et surtout pour le mouvement coopératif."

En outre, dans la notice sur Edouard Anseele, le père, Jan, est à nouveau qualifié de "cordonnier", mais aussi d'"artisan", et la mère, Rosalie Washer, de "piqueuse de bottines". Sur le parcours socio-professionnel d'Edouard, on apprend qu'il est issu "d'une famille ouvrière qui compte sept enfants" et qu'il devient (vers 1873), après avoir fréquenté l'athénée jusqu'à ses 17 ans, "porteur de télégrammes", puis "employé d'abord chez un négociant de denrées coloniales, plus tard chez un fabricant de meubles et finalement est clerc de notaire"; en 1874, après avoir intégré le groupe des "Internationalistes" gantois, il "décide d'ap-

prendre la typographie, métier utile pour la propagande". Enfin, dans cette même perspective, Edouard Anseele se fera par la suite rédacteur, imprimeur et vendeur de son journal.

Cette présentation appelle des précisions et compléments d'information qui me paraissent primordiaux pour la bonne compréhension de la spécificité du militantisme des deux hommes.

1. Jan Anseele était effectivement cordonnier, mais il faudrait préciser qu'il travaillait, après avoir fondé famille, à domicile pour le compte d'un important magasin de chaussures gantois et qu'il était apparemment un homme de métier hautement qualifié vu qu'il avait, après son apprentissage, séjourné à Paris, afin de se perfectionner dans son métier et qu'ils se considérait, non sans fierté, comme 'faiseur de chaussures et de bottes' ("schoen- en laarzenmaker")⁽¹³⁾. S'il est indéniablement ouvrier salarié, il a, en même temps, partiellement sauvegardé ses aspirations au statut de petit indépendant en choisissant le travail à domicile⁽¹⁴⁾. Ainsi, Jan Anseele est un représentant-type de ces ouvriers-artisans du XIXe siècle qui restent fortement attachés à une mentalité sociale traditionnelle tout en étant sensibles aux courants d'idées socialisants. Qu'il soit resté partagé entre le libéralisme et le socialisme, qu'il ait été actif dans le mouvement syndical, mais uniquement dans le cadre de son métier, qu'il ait été avant tout attiré par le mouvement coopératif, tout est une réponse pragmatique aux changements économiques et sociaux que de nombreux ouvriers-artisans ont vécus. On sait que d'autres qui sont passés, à la même époque, par des expériences similaires, ont adopté des positions politiques bien plus radicales, mais par rapport à eux, somme toute minoritaires, un Jan Anseele paraît comme une figure plus représentative de la lente et hésitante mutation des mentalités⁽¹⁵⁾.

2. Autant que son mari, sinon plus que lui, Rosalie Washer apparaît comme l'incarnation de la volonté d'ascension sociale. Piqueuse de bot-

tines, elle n'est pas non plus ouvrière d'usine, mais oeuvre aux côtés de son mari. Son rêve aurait été de voir son mari se mettre à son compte. A défaut d'y parvenir, la mère Anseele a veillé à la réussite sociale de ses enfants. Grâce à un travail acharné, elle et son mari ont été en mesure d'envoyer leurs cinq enfants (deux autres sont morts jeunes) à l'école. Trois sont devenus enseignants, un autre chef-garde aux chemins de fer. Edouard Anseele quant à lui a fait, après des débuts comme petit employé, la carrière que l'on sait ⁽¹⁶⁾. S'il n'est pas faux de dire qu'Edouard est issu d'une famille ouvrière, il faut néanmoins préciser que la famille a vécu non pas tellement dans la misère, mais dans la précarité et la prolétarianisation sans cesse menaçantes et qu'elle a été animée par le désir de surmonter le blocage social auquel les parents se sont heurtés pour eux-mêmes.

Sans appartenir à la petite-bourgeoisie, Jan et Rosalie Anseele ont partagé des valeurs chères à celle-ci.

3. Des quatre enfants mâles des époux Anseele, aucun n'a repris le métier du père et seulement Edouard s'est lancé, sur sa propre initiative, dans l'apprentissage d'un métier manuel, celui de typographe. Si ses trois frères, ainsi que sa soeur sont de toute évidence sortis du milieu ouvrier, le parcours d'Edouard Anseele comme ouvrier mérite des éclaircissements complémentaires. D'emblée, il faut rappeler que déjà enfant, il a dû aider, à côté de sa scolarité, ses parents en travaillant, entre autres, comme garçon de courses pour un fabricant de boîtes en carton ⁽¹⁷⁾. L'apprentissage comme typographe, accompli dans une imprimerie gantoise, l'a certes fait entrer dans le monde ouvrier, mais le dépaysement par rapport à ce qu'Edouard a pu observer dans l'atelier paternel ne peut pas avoir été énorme. En effet, l'entreprise dans laquelle il est entré n'appartenait pas à la catégorie des grandes firmes modernes où il aurait pu se trouver aux prises avec un patron distant. Au contraire, l'imprimerie Hage représentait la petite entreprise familiale dont le patron avait, de surcroît, de la sympathie pour le jeune

mouvement socialiste ⁽¹⁸⁾. En somme, on constate que la condition ouvrière telle qu'Edouard Anseele l'a vécue dans son propre chef, s'inscrit dans des structures plutôt artisanales qu'industrielles. N'y aurait-il pas moyen d'interpréter son militantisme non plus seulement en fonction de l'idée de la misère ouvrière, mais également en tenant compte de l'expérience du blocage social à laquelle les maîtres et ouvriers artisans de son temps étaient de plus en plus confrontés?

4. Un dernier élément concernant la carrière d'Edouard Anseele en tant que typographe mérite d'être relevé. Robert Rock, ancien journaliste au quotidien chrétien-démocrate *Het Volk*, relate dans sa biographie de Gustave Eylenbosch, qu'Edouard Anseele aurait essayé, à deux reprises, en 1878 et en 1880, à se faire admettre comme membre de l'association des typographes gantois. Mais à chaque fois, sa demande aurait été repoussée par crainte de voir perdre le caractère neutre du syndicat ⁽¹⁹⁾. Ce 'fait divers' est d'autant plus significatif qu'il illustre les tensions entre le mouvement ouvrier politique et une partie du mouvement syndical et mutualiste qui garde des distances par rapport au premier.

Ce n'est pas par un vain souci d'exhaustivité que je tiens à rappeler les informations précitées (et, en principe, connues), mais parce que ces éléments biographiques permettent de revoir la question des facteurs qui ont pu influencer les militants en devenir. L'historien doit, certes, rester circonspect à l'égard de sources engagées telles que le sont les biographies dues à Bertrand, Kenis et Rock, mais il faut concéder qu'elles sont les seules qui permettent de percevoir avec autant de détails la mentalité des acteurs.

Mis à part le cas particulier des notices sur Jan et Edouard Anseele, on rencontre une série de problèmes récurrents. D'abord, il y a l'absence de toute indication professionnelle (précise) dans près de 35% des notices (1.045 sur un total de 3.015) ⁽²⁰⁾. Sont principalement concernées des

entrées qui, en réalité, ne sont pas de véritables notices biographiques, mais seulement des mentions ponctuelles de personnes sans autre notoriété, relevées comme ayant exercé une certaine fonction - généralement locale et subalterne - à un moment donnée. Sur Désiré Annus, par exemple, on lit: "Elu délégué dans le comité provisoire de la section syndicale chrétienne de Leernes (pr. Hainaut, arr. Charleroi) établi le 31 juillet 1938." (p.30) L'utilité de telles 'notices' est, dans la plupart des cas, contestable. Par ailleurs, il est regrettable qu'on indique si rarement la profession des parents et encore moins souvent celle de l'épouse du militant.

Ensuite, dans plusieurs notices, l'indication professionnelle reste plutôt générale ou vague. Voici des exemples: Albert Baruh, devenu libraire à Verviers, fut dans un premier temps "ouvrier" (p.71) et c'est le même vocable utilisé pour Félicien Allard (p.16). Eugène Accorsi est signalé comme "ouvrier métallurgiste" (p.5) et Désiré Alinckx comme "ancien ouvrier de l'industrie textile" (p.19). Que faire de Jules Alexis Ameil, "contremaître" (p.21), ou d'Oscar Brismée apostrophé comme "chef d'atelier" (p.217)? Ne voit-on pas, ci et là, des formulations surprenantes, par exemple dans la notice sur Jacques J.C.G. Ancion, "ouvrier manoeuvre", ou dans celle sur Albert Buyl qui exerça "le métier d'ouvrier du bâtiment" (p.255)? Sans doute, c'est mieux que rien, mais guère satisfaisant.

Puis, il arrive fréquemment que seule la profession exercée est mentionnée sans que le statut social soit précisé. Dès lors qu'une profession artisanale est énoncée, il n'est pas toujours évident s'il s'agit d'un ouvrier ou d'un indépendant. Prenons la première notice du dictionnaire, consacrée à Albert M. Aalders (p.5) qui est présenté comme "fils d'un menuisier" - ouvrier ou patron? Lui-même aurait exercé deux métiers, à savoir "compositeur" d'abord et "imprimeur" ensuite. Pour le premier métier, on ferait mieux aujourd'hui de le signaler comme compositeur-typographe⁽²¹⁾; quant au second, on est en droit de se demander si

Aalders a travaillé comme ouvrier imprimeur ou comme patron imprimeur. En effet, la deuxième hypothèse semble être la plus plausible et ce, pour deux raisons. En général, les (futurs) ouvriers d'imprimerie apprenaient ou bien la composition typographique ou bien l'impression, mais rarement les deux; ceux qui se sont destinés à la composition typographique pouvaient partant difficilement bifurquer vers l'impression. En outre, A.M. Aalders a occupé des fonctions au sein d'une coopérative et d'une mutualité libérales et s'est présenté, en 1912, aux élections communales d'Anvers sur la liste libérale.

Citons encore Cornelis Bogaerts (p.158) qui est signalé comme "brasseur" tout court. Or, l'appellation "brasseur" est plutôt utilisée pour désigner un patron, tandis que le terme longtemps usuel pour désigner un ouvrier était celui de garçon brasseur. Ce sont les quelques éléments de sa vie de militant (candidat sur la liste du POB aux élections communales à Iddergem dans les années 1930 et ancien collecteur de cotisations pour la mutuelle socialiste "Bond Moyson") qui accréditent l'hypothèse qu'on se trouve en présence d'un ouvrier brasseur. Un dernier cas de figure, celui de G. Anseele (p.31), qui est désigné comme "fabricant de meubles" alostois tout en étant membre du bureau de la Centrale Chrétienne des Travailleurs du Bois et du Bâtiment en 1924 et 1926. Est-il bien ouvrier menuisier (ou ébéniste) ou est-il véritablement fabricant dans le sens d'industriel? Quelquefois, on se heurte à des dénominations professionnelles inhabituelles. Martinus Acar de Gand apparaît comme "travailleur du coton" (p.5), Félix Allary d'Ostende comme "travailleur ébéniste" (p.18), Edward Bernard Alleyn de Gand comme "ouvrier linier" (p.19). Dans le cas de Martinus Acar, il s'agit, comme Guy Vanschoenbeek me l'a confirmé, d'une traduction littérale du mot néerlandais "katoenbewerker". De plus, M. Acar aurait volontairement choisi cette appellation à la place d'un terme professionnel plus précis, afin de manifester son sentiment d'appartenance à un ensemble d'ouvriers de l'indus-

trie textile. Inutile de dire que cette information aurait dû figurer dans la notice. Pour F. Allary et E.B. Alleyn, il semble également s'agir de traductions littérales du néerlandais ("travailleur ébéniste" pour "schrijnwerker" et "ouvrier linier" pour "vlasbewerker"?). Se pose alors la question s'il faut donner les termes néerlandais et français ou, du moins, le terme français usuel. Et comme le montre le cas d'Acar, il peut s'avérer éclairant de signaler la provenance de l'appellation professionnelle.

Il va sans dire qu'il est utile de connaître les entreprises (ou le type d'entreprise) par lesquelles les militants sont passés au cours de leur vie de travail. Seulement, il faudrait, là aussi, fournir le minimum d'informations nécessaires qui permettent de saisir la portée de la mention. Il est donc intéressant de savoir qu'Arthur Acke a travaillé comme "ouvrier métallurgiste chez Carels à Gand" (p.5). Mais quel lecteur sait qu'il s'agissait, à l'époque, d'un des principaux fabricants de machines et de matériel ferroviaire de la ville? Sur Alfons Alpaerts, on lit: "Après avoir suivi les cours [lesquels?] de l'école professionnelle [laquelle? où? quand?] il devient métallurgiste chez Minerva, puis il passe chez Bell et finalement chez Ford." (p.19) On comprend qu'il doit s'agir d'un ouvrier très probablement qualifié qui trouva des emplois dans l'industrie de la construction mécanique, mais pourquoi ne pas donner la localisation, ainsi que quelques indications qui permettraient d'entrevoir l'importance des firmes citées? Sur Joseph Anciaux, on apprend tout juste qu'il fut "ouvrier monteur chez Henricot" (p.22), mais le lieu et le domaine de production de l'entreprise ne sont pas non plus indiqués.

Les critiques faites ci-dessus ne s'appliquent pas à toutes les notices du *Dictionnaire biographique*, c'est-à-dire aux deux tiers des notices qui comportent des mentions professionnelles. Fort heureusement, il y en a qui mettent judicieusement en lumière les informations sur la vie de tra-

vail du militant. Il n'empêche que dans la majorité des cas, les informations sur cette (première) partie du cursus des militants sont extrêmement parcimonieuses et que dans bon nombre de cas des problèmes sont à dénoncer.

Je suis convaincu qu'une meilleure connaissance du milieu professionnel, y compris les aspects sociaux et culturels, pourrait faire avancer l'étude du mouvement ouvrier. En élargissant la perspective socio-économique, politique et institutionnelle via l'analyse des mentalités, on risque d'identifier un facteur supplémentaire qui a conduit au réformisme. Je reconnais cependant qu'il est plus facile de clamer ce postulat que de le réviser.

(1) Jean NEUVILLE, Jean PUISSANT (dir.). *Dictionnaire biographique des militants du mouvement ouvrier en Belgique*, t.1: A-B [Avant-propos de Jean Neuville (Histoire du mouvement ouvrier en Belgique), Bruxelles, Ed. Vie Ouvrière, [1995], 254p.

(2) Cf. le résumé de la journée d'étude par Luc Peiren et Guy Vanschoenbeek, in: *Brood en Rozen*, 1996, nr.1, pp.10-14.

(3) Rudi VAN DOORSLAER, "Enkele ideeën m.b.t. de mentaliteitsgeschiedenis van de arbeidersbeweging en haar communistische component in het bijzonder", in: *AMSAB-Tijdingen*, 1992, nr.16, pp.12-15.

(4) Parmi les dernières contributions théoriques à ce débat qui remonte au moins à l'oeuvre de Edward P. Thompson, cf. Gérard NOIRIEL, "Pour une approche subjective du social", in: *AESC*, t.44, 1989, n6, pp.1435-1459, Ute DANIEL, "Kultur und Gesellschaft". Überlegungen zum Gegenstandsbereich der Sozialgeschichte", in: *Geschichte und Gesellschaft*, t.19, 1993, pp.69-99, Reinhard SIEDER, "Sozialgeschichte auf dem Weg zu einer historischen Kulturwissenschaft?", in: *ibid.*, t.20, 1994, pp.445-468 et Wolfgang KASCHUBA, "Kulturalismus statt Gesellschaft?", in: *ibid.*, t.21, 1995, pp.80-95.

(5) Jean PUISSANT, "L'ouvrier a-t-il un nom?" in: *Les Cahiers de la Fonderie*, n14, juin 1993, p.47.

(6) A cet égard, il n'est pas fortuit de remarquer que le titre du dictionnaire renferme le terme 'militant' (ce qui n'était pas prévu dans un premier temps), et que l'un des deux directeurs, Jean Neuville (alias Hubert Dewez), consacre l'ouvrage, dans la préface, comme "avant tout, un hommage aux militants".

(7) Je fais ici, pour simplifier les choses, abstraction des militants non issus du milieu ouvrier.

(8) Cela est encore vrai pour la récente - et par ailleurs excellente - synthèse du mouvement ouvrier chrétien; cf. Emmanuel GERARD (dir.), *De christelijke arbeidersbeweging in België 1891-1991* (KADOC-Studies, nr.11), Leuven, Universitaire Pers Leuven, 1991, 2 vol.

- (9) Guy VANSCHOENBEEK, *Novecento in Gent. De wortels van de sociaal-democratie in Vlaanderen*, Antwerpen - Baarn, Hadewijch - Gent, AMSAB, 1995, 269p. et Rudi VAN DOORSLAER, *Kinderen van het getto. Joodse revolutionairen in België, 1925-1940*, Antwerpen - Baarn, Hadewijch - Gent, AMSAB, 1995, 253p.
- (10) Cf., par exemple, Jean-Marc DEPLUVREZ, Jean-Pierre DUCASTELLE, "Essai d'histoire orale au Pays d'Ath: les carrières de Maffle", in: *Cahiers de Clio*, 1983, n75-76, pp.57-75; Peter SCHOLLIERS, "L'identité des ouvriers-mécaniciens gantois au XIXe siècle. Une contribution au débat sur le rôle social de l'élite ouvrière", in: *Histoire, Economie et Société*, t.6, 1987, n1, pp.83-111; Claude GAIER, "En marge de la révolution industrielle. Aspects sociaux de l'armurerie liégeoise de 1850 à 1914", in: *Annuaire d'Histoire liégeoise*, t.24, 1986-1989, n48, pp.81-120; Olivier GRAULICH, "Travailleurs et conditions du travail dans les ardoisières de Vielsalm (XIXe-XXe siècles)", in: *Clain et Salm. Haute Ardenne*, n39, nov. 1993, pp.72-96; Sven STEFFENS, "Schneiderei, Konfektion, Heimarbeit. Aspekte des Zerfalls und der Umstrukturierung eines städtischen Handwerks in Belgien (19. bis frühes 20. Jahrhundert)", in: *Tijdschrift voor sociale geschiedenis*, t.20, 1994, n4, pp.428-461.
- (11) Josef EHMER, "Schuster zwischen Handwerk und Fabrik. Zum Verhältnis von sozialem Profil und politisch-organisatorischem Verhalten einer Berufsgruppe", in: Helmut KONRAD, Wolfgang MADERTHANER (dir.), *Neuere Studien zur Arbeitergeschichte. Zum 25. jährigen Bestehen des Vereins für Geschichte der Arbeiterbewegung*, t.1: *Beiträge zur Wirtschafts- und Sozialgeschichte* (Materialien zur Arbeiterbewegung, n35), Wien, Euro-paverlag, 1984, pp.3-23.
- (12) Guy VANSCHOENBEEK, "Anseele, Edward" et "Anseele, Jan", in: *Dictionnaire biographique*, op.cit., respectivement pp.30-31 et p.31.
- (13) Louis BERTRAND, *Edouard Anseele, sa vie, son oeuvre*, Bruxelles, L'Eglantine, 1925, p.10; Paul KENIS, *Het leven van Edward Anseele*, Gent, De Vlam uitg. [1948], p.42.
- (14) La mentalité sociale que l'on rencontre chez les tailleurs à domicile, est parfaitement comparable à celle des cordonniers à domicile; cf. Sven STEFFENS, "Schneiderei, Konfektion, Heimarbeit", op.cit.; pour les cordonniers, il faut recourir aux enquêtes menées autour de 1900; cf. Ch. GENART, "Cordonnier de la fabrique collective de Binche (province du Hainaut - Belgique), tâcheron dans le système des engagements volontaires permanents, d'après les renseignements recueillis sur les lieux de 1901 à 1903", in: *Les ouvriers des deux mondes*, 3e série, t.2, Paris, Société d'Economie sociale, 1904, pp.1-58; Baron GILLES de PELICHY, "Cordonnier d'Iseghem (Flandre occidentale - Belgique), tâcheron dans le système des engagements volontaires permanents, d'après les renseignements recueillis sur les lieux en 1895", in: *Les ouvriers des deux mondes*, 2e série, t.5, Paris, Société d'Economie sociale, 1896, pp.137-188.
- (15) On pourrait également songer à un autre personnage appartenant à la génération de Jan Anseele, à savoir Eugeen Zetternam (alias Joos Jozef Diricksens). Cet écrivain populaire flamand (1826-1855), ouvrier peintre en bâtiments, puis petit patron peintre, fut tout autant attiré par des idées socialisantes qu'il resta attaché à des valeurs petites-bourgeoises, cf. Michel OUKHOW, "Zetternam, Eugeen", in: Jozef DELEU e.a. (red.), *Encyclopedie van de Vlaamse Beweging*, t.2, Tielt - Utrecht, Lannoo, 1975, pp.2097-2098.
- (16) L. BERTRAND, *Edouard Anseele, sa vie, son oeuvre*, op.cit., pp.10-11 et 15; P. KENIS, *Het leven van Edward Anseele*, op.cit., pp.44-46.
- (17) L. BERTRAND, op.cit., pp.15-16; P. KENIS, op.cit., p.48.
- (18) P. KENIS, op.cit., pp.80-81.
- (19) Robert ROCK, *Zo streed Eylenbosch*, Gent, Drukkerij "Het Volk", 1954, pp.57-59.
- (20) Cf. Jean PUISSANT, Jean-Paul MAHOUX, "De la représentation biographique du mouvement ouvrier en Belgique", in: *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, [n.thématique:] *L'Internationale des dictionnaires*, n34, janv.-juin 1994, p.45.
- (21) Par ailleurs, on constate une terminologie flottante dans les diverses notices consacrées aux compositeurs-typographes: tantôt on trouve "typographe" (cf. par ex. E. Adolphy, p.8), tantôt "ouvrier typographe" (cf. par ex. Henri Baetens, p.53), tantôt "compositeur-typographe" (cf. par ex. Auguste Agneessens, p.11).